

# ANNALES .

DU

## MAGNÉTISME ANIMAL.

N° XXXIII.

---

---

### TRAITEMENS.

---

**L**ES Annales de la Société de Strasbourg n'étant connues que de très-peu de personnes et ne se trouvant plus chez les libraires, nous avons promis d'en extraire les morceaux les plus curieux, et sur-tout ceux qui sont propres à jeter du jour sur la nature du magnétisme. On nous rappelle aujourd'hui cette promesse, et nous la remplissons avec d'autant plus de plaisir, que la plupart des nouveaux magnétiseurs ignorent les principes du magnétisme, qu'ils trouveront dans une suite d'extraits que nous allons donner tant des Annales de Strasbourg que de plusieurs autres ouvrages également peu connus.

Nous allons commencer ici par les mémoires de M. le comte de Lützelbourg.

*Extrait de quelques séances de crises magnétiques de madame Fr., par M. le comte de Lützelbourg.*

Du 11 novembre 1785.

Pourquoi blamez-vous la manière de magnétiser de MM. M. et D.? — Ils ont trop poussé les crises, et n'ont pas aidé l'agent de la nature comme il doit l'être. — Comment faut-il s'y prendre? — Il faut vouloir calmer quand le malade souffre. — Mais si l'on n'y réussit pas? — Si l'on magnétise bien, comme vous le savez, et que les convulsions continuent, c'est qu'elles sont nécessaires. — Cela arrive-t-il souvent? — Oui, vous le rencontrerez dans des épileptiques et des corps abîmés par des rhumatismes gouteux, qui ont été paralysés ou épuisés par des remèdes. — Quelle différence y a-t-il entre un malade qui a naturellement de l'esprit et celui qui n'en a point, quant aux crises magnétiques? — Aucune dans la manière de voir son mal et d'en indiquer le remède; beaucoup dans les trois premiers degrés, relativement aux suites

de l'opinion, de la prévention, des passions... mais cette différence cesse dans le quatrième; pour ce qui est du ressort du magnétisme, les connaissances sont égales, les expressions seules différent. — Etiez-vous parfaite dès vos premières crises? — Dès la troisième que j'ai eue. — Qu'avez-vous éprouvé aux premières? — Un mouvement de terreur, un embarras de tout ce que je ne voyais encore que confusément, et une difficulté extrême de rendre mes sensations et mes idées. — On peut donc se former et devenir plus parfaite? — Cela dépend du genre du mal, et d'un certain rapport entre l'état actuel du sang et la susceptibilité des nerfs; souvent par les crises et les remèdes, le sang y devient plus propre: on peut entrer en crise complète après beaucoup de demi-crisis. — On peut donc former, pour ainsi dire, sa somnambule? — Oui, mais il ne faut pas presser, et faire travailler la tête trop tôt sur les objets étrangers ou éloignés. — Qu'en arriverait-il? — N'y ayant pas assez de rapport avec la perfection de la matière et l'action du sens moral, on pourrait rendre son malade fou, ou le mettre en catalepsie. — Mais comment fait-on courir ce risque? — Vous savez comment vous agissez sur le malade en crise;

( 100 )

voulant ou forcé d'obéir, on peut faire sauter une fibre, ou au moins causer un dérangement difficile à rétablir. — Vous m'avez dit que le magnétisme animal était une suite, un effet de l'ordre général, qui constitue et maintient tout dans la nature; quelle est cette loi sur laquelle je ne puis asseoir un jugement fixe et assuré? — Dans l'état où je suis, je vois tout lié par une cause unique; c'est le fluide dont la masse embrasse tout et agit en général pour le général, et en particulier pour le bien des êtres par leur volonté. — Mais le reproche qu'on fait au magnétisme de n'agir presque toujours que par l'imagination, comment le détruire d'une manière évidente? — Invitez à venir voir des malades que vous ferez passer du sommeil, ou comme moi de la perte de toute connaissance par les convulsions à une crise complète, éclairée pour le présent, clairvoyante pour l'avenir; envoyez devant eux, sans le prévenir, un grossier paysan, qui soit malade à l'arbre, où il tombera en crise, et puis qu'ils nient; raisonnez peu et faites voir.

*Séance du 14 novembre.*

Fait-on bien de magnétiser à nu? — Oui, quand le magnétisé n'est ni attaqué de la pul-

monie ni n'a le sang vicié, sur-tout par le virus vénérien. Si le magnétiseur l'avait tel, le malheureux! il tuerait son malade.—Mais le fluide universel est, dites-vous, si subtil, qu'il pénètre tout? — Sans doute, quoiqu'un peu moins vite la soie; mais il se charge de particules vitales qui pénètrent mieux, et souvent le contact est nécessaire.... Vous en verrez la différence pour les maux de tête, d'yeux, les fluxions et les goîtres, etc. — Une femme peut-elle magnétiser avec succès? — Sans doute, sur-tout ses enfans, mieux que qui que ce soit au monde. — Fait-elle des somnambules? — Oui, mais il faut des qualités physiques et sur-tout morales... Oh! cela ne sera pas commun. — Faut-il des procédés en magnétisant? — Outre ce que vous savez, se mettre en rapport, établir des courans, et si les maux sont à la tête ou viennent du sang, toucher la tête, le cœur, et beaucoup le prolongement des nerfs à l'estomac. — La quantité de malades que prend un magnétiseur a-t-elle des inconvéniens? — Pour eux et pour lui, à moins qu'on ait un arbre; s'ils ont des convulsions ou des rhumatismes, on se fatigue, on s'épuise, on se presse, et si on leur manque, souvent ils sont inguérissables pour d'autres.

Expliquez-moi comment il se fait qu'il ne vous reste, ni au moral ni au physique, aucun souvenir, aucun ressentiement de ce qui s'est passé en crise? — La masse de votre fluide joint au mien, qui réagit, circulant librement de l'un à l'autre, me donne l'équivalent de dix sens au lieu de cinq; ceux que je n'ai pas ou qui sont suspendus comme l'huile, tournent au profit des autres; il me semble que ma faculté intellectuelle se dégage et traite avec vous sans mes sens; des sensations d'une espèce différente me font toucher à tout dans la nature, je ne puis en exprimer la manière; en cessant cette action sur moi, et la dirigeant à terminer ma crise, je crois rentrer dans un cercle plus étroit, et m'ôtant ce que vous me donniez, tout cesse. — Pourquoi les somnambules disent-ils quelquefois qu'ils dorment? est-ce donc un sommeil? — Eh! mon Dieu, je ne dors pas; ils disent comme ils entendent dire, il sentent confusément qu'ils tiennent plus à la nature; mais point assez désorganisés pour bien voir, ils ne peuvent exprimer les résultats de leur instinct... Pour moi, il me semble que j'ai un sixième sens, plus par-

fait que nos dix réunis. — Qu'est-ce que ce terme désorganiser? le sauriez-vous? — Mon état n'apprend pas les termes, il les rappelle; il ne rend pas mon idée, car je sais en plus, quoique quelques-uns de mes organes soient suspendus; mais je ne puis rendre mon idée comme je le voudrais. — Nous ne sommes, m'avez-vous dit une fois, que des imbéciles pour notre santé; et sujets à l'erreur dans notre état ordinaire; que pensez-vous donc des secours de notre raison? — Elle est de la société, elle est factice; nous païsons tout hors de nous; il y a des hommes qui sont dans la nature, ils jugent d'instinct... c'est ce qu'on appelle *génie*... Pour moi, dans l'état où vous m'avez mise, je vois les choses comme elles sont, je touche... je ne puis me tromper. — Pouvez-vous pressentir ce qui vous arrivera, ou aux autres, d'étranger à leur santé? — J'ai senti un frémissement douloureux, quand la veille de la nouvelle, j'ai eu madame la duchesse de M... d en rapport; vous savez ce que je vous ai annoncé pour madame votre mère; je peux pressentir, mais trop de choses croissent, pour que cela soit toujours juste et précis... Cependant pour le second point, comptez-y, cela ne passera pas trois mois.

*Séance du 17 novembre.*

Quand nos malades ne sont pas en crise, nous leur donnons peu de remèdes ; faisons-nous bien ? — Très-bien ; oseriez-vous risquer des remèdes , vous seriez médecins et les appliqueriez mal. — Comment pouvez-vous juger ou pressentir la quantité de fois que vous purgera une médecine ? — Je juge ayant la médecine , sa force , son activité , je vois la quantité d'humeurs, leur qualité, et comparant la force de l'agent à celle des humeurs selon leur position , je connais la manière dont se fera la fonte et l'évacuation. — Le pourriez-vous, comme on le dit d'autres somnambules, plusieurs jours d'avance ? — Je conviens que je ne le pourrais pas sûrement, non plus que prédire mes bonnes ou mauvaises digestions ; ceci dépend de beaucoup de causes secondes, au lieu que je voyais se préparer mes accès de fièvre, et pouvais juger le travail de mes nerfs. — Le fluide magnétique a-t-il quelque influence sur les autres corps que celui de l'homme ? — Décidez, magnétisez un animal que vous aimez, et vous verrez.... ; magnétisez des arbres, et comparez les progrès différens dans la végétation des magnétisés et de ceux



qui ne le sont pas. — Mais on dit qu'il s'épuise et en dure moins? — On ne sait ce qu'on dit; le fluide magnétique dirigé rétablit, conserve et n'use point. — La sensibilité aux émanations magnétiques, est-elle une induction qu'on est susceptible de crises magnétiques? — Presque toujours, de même que de trouver à l'eau magnétisée un goût désagréable.... Je vois le fluide sortir par vos doigts, et sur-tout par le pouce, des autres la lumière est faible. — Ce fluide en nous pénétrant, ne se charge-t-il pas de parties hétérogènes? — De parties constitutives et nutritives, qui rendent le magnétisme d'un homme malsain dangereux, mortel, si le magnétisé est en crise.

A la fin de novembre elle fut mise en rapport avec *madame la duchesse de Montb...d*, dont elle définit sur le champ la constitution et le caractère plein d'ame, de sensibilité et de bonté active; qualités qui distinguent si avantageusement cet auguste personnage, dont elle n'avait jamais ouï parler avant. Elle entra dans des transports d'intérêt, d'attendrissement et de joie, de pouvoir lui être utile, que je ne puis peindre ici, et elle voulut être consultée pour *Monseigneur le duc, le prince*

*son fils, et les dames attachées à leurs Altesses, à qui elle dit leurs maux et indique les remèdes qui pouvaient les soulager ou guérir.*

*Séance des deux crises dans la maladie inflammatoire du 14 janvier 1786.*

*Le 18 matin, en crise.*

Comment vous trouvez-vous ce matin ? — Mieux, quoique j'aie plus mal dormi. — D'où vient cette mauvaise nuit ? — Ce n'est pas du mal passé, mais c'est le commencement du mal à venir : mes maux de reins augmentent. — N'y a-t-il rien à faire pour vous soulager ? — Il faut que j'aie mal au ventre et aux reins : ma fausse couche est inévitable, mais la crise va me soulager, elle donnera du ton à mes nerfs, je la soutiendrai. — N'auriez-vous aucun remède à vous ordonner, pour faciliter cet événement ? — Je m'en garderai bien à présent ; je n'ai pas voulu, comme souvent les médecins le font, forcer la nature ; elle agit, vous l'aidez, vous ajoutez à mes forces, rien à changer à mon régime. — Combien de crises vous faut-il par jour actuellement ? — Deux, une de neuf à dix heures du matin, l'autre de sept à neuf heures du soir, à cause de la fièvre

que j'aurai encore ; il m'en faut un accès que la crise coupera, et deux ressentimens. — Vous devez être bien faible après vos quatre saignées et le régime de diète que vous vous êtes imposé ? — Traitée par les médecins, j'étais morte ; ils ne m'auraient pas fait faire la première saignée : le sang suffoquait mon cerveau, ou s'engorgeait au cœur ; ils m'auraient mise sur bouillons de veau, au lieu de mon consommé ; j'aurais passé dans une faiblesse. Ils auraient précipité ma fausse couche ; je ne l'eusse pas soutenue. — Quel bonheur que vous ayez pu voir votre état et vous ordonner si bien ! — Heureusement qu'étant parfaite, dès que le sang qui comprimait mon cerveau permettait à votre fluide d'agir sur le faisceau des nerfs qui y aboutit, ma faculté intellectuelle se dégageait, je jugeais parfaitement mon état ; heureusement qu'étant dégagée de la matière à un degré éminent, je ne me suis pas effrayée, comme l'auraient fait des somnambules moins parfaites : j'étais perdue, et vous, ô mon Dieu ! quelles suites affreuses ! — Je n'ai jugé ces suites affreuses et l'influence de ce cruel événement sur l'opinion, quant au magnétisme, qu'après ; je n'étais occupé que de vous. — Aussi est-ce à votre intrépide senti-

ment que je dois la vie. Vous vous souvenez que bien tranquillement, et ne regrettant que mes enfans, mon mari et vous, je vous ai dit que je croyais que vous alliez recevoir mon dernier soupir; si vous aviez perdu la tête, que vous m'eussiez quitté une seconde, ou cessé ce souffle bienfaisant, tout aurait été fini; j'ai été comme morte pendant cette demi-heure. — Effectivement tous les symptômes y étaient, la sueur froide, les extrémités glacées, la bouche livide, vos dents si serrées, que je ne pus y faire passer des gouttes qu'après plus d'un quart-d'heure; plus de respiration.... — Dès que je me suis sentie, il m'a semblé qu'une espèce de rosée vivifiait mon cerveau, j'ai senti le sang redescendre et circuler dans mes veines, j'ai vu une vapeur se condenser près du cœur, je me suis reconnue, j'ai jugé ma situation, cela a été ma première pensée... mais tout était extrêmement faible... — Voyiez-vous le prêtre et son acolyte en surpris?... — Je vous ai d'abord senti comme un second moi.... puis mes enfans, je les ai vus, ils pleuraient, mon mari était pâle.... et vous d'une joie..... Ah! je vous dois la vie..... Venez, mes enfans, sans lui vous n'auriez plus de mère.

*Séance du 18 janvier 1786, à sept heures  
et demie du soir.*

Comment vous trouvez-vous ? — Bien, la fièvre a été calmée par la crise, ma tête est libre, demain le dernier ressentiement marqué.

— Votre mari demande si demain vous mangerez de la viande ? — Pas encore, il faut attendre jusqu'après ma fausse couche, et me tenir prêt du sirop de violettes et de l'huile d'amandes douces, et me faire prendre des lavemens. — Que mangerez-vous donc ? — De la soupe, des épinards ou du riz, des racines, des pommes de terre et même boisson, des pommes cuites sans sucre, etc. — Deux médecins que j'ai consultés ne peuvent convenir que vous ayez bien fait de commencer par ordonner la saignée du pied. Un troisième, plus confiant au somnambulisme, ne vous condamne pas, mais voudrait savoir la raison que vous en avez eu. — J'ai eu tort apparemment de me sauver en me traitant contre la règle, le sang noyait mon cerveau, où le fluide ne pouvait pénétrer....; de là il comprimait le cœur....; je voyais que j'allais étouffer, j'ai été au plus pressé ; ils craignaient une perte, je

savais moi que vous l'eussiez arrêtée par votre pouvoir magnétique.

*Séance du 21 janvier 1786.*

Voyez-vous circuler votre sang, le fluide nerveux? — Oui, mon sang a repris son cours, il se fait régulièrement; mais comme le fer y domine sensiblement, il sera toujours sujet à s'enflammer aisément.

Le fluide qui circule dans mes nerfs est très-subtil; c'est une espèce de vapeur dont la force, quand elle circule inégalement, devient prodigieuse; elle est comme la vapeur de l'eau bouillante, qui rassemblée soulève des poids énormes. — Que fais-je donc moi sur vos nerfs, en vous tenant en crise? — Vous y faites circuler le fluide magnétique, vous le dirigez comme et aussi long-temps que je le juge utile pour mon bien...; il rétablit l'uniformité et l'équilibre, et dix bains, je le sens aujourd'hui, ne me vaudraient pas deux heures de crise. — Pourquoi y a-t-il des personnes qui, après qu'ils ont fait la chaîne, les mains sentent si fort le soufre? — C'est ce dont le fluide dissout quelques particules le plus aisément;

il passe aux pores par la circulation active du fluide et les réactions. — Tout malade qui tombe en crise et voit bien son mal, guérit-il sûrement ? — Non ; il y a dans la pulmonie , l'éthysie , un dernier degré et des périodes où le magnétisme arrive trop tard , et où le malade ne peut plus que prévoir sa mort , et souvent par les crises et remèdes ordonnés , la retarder. — Magnétise-t-on avec succès de loin et sans que la personne le sache ? — Oui , surtout quand la personne est susceptible , qu'il y a un rapport établi , et que le magnétiseur a travaillé sur lui-même. — Comment peut-on , n'ayant pas procuré de crises , s'apercevoir si on fait effet aux malades qu'on touche ? l'ignorance sur cela inquiète et souvent décourage. — Tout et quante fois qu'en touchant sans pression , sans masser , vous sentez chaleur ou froid , vous faites effet , si cela se répète et soutient. Si la chaleur est brûlante , elle vous indique qu'il y a irritation , il faut alors calmer : si votre main éprouve une chaleur moitte , c'est un bon effet ; si cela va jusqu'à la sueur , grand effet. — Un remède , ou plutôt une manière de prévenir la petite-vérole , en tirant deux ou trois gouttes de sang du cordon ombilical , avant de le nouer , a-t-elle quelque

fondement?—Nul; c'est une sottise de plus; le germe de la petite-vérole, qui est une dépur-  
 ration du sang, existe dans tous; il se déve-  
 loppe ou non; et quand il l'a été parfaitement,  
 on ne l'a plus; le magnétisme et le grand air  
 y seront souverains. —Vous avez ouï parler  
 de la pierre philosophale; que pensez-vous de  
 ceux qui la cherchent? — Que quand on y  
 met beaucoup, on est fou; mais que le but  
 non rempli a donné lieu à découvrir bien des  
 choses. — Mais enfin, peut-on faire de l'or?  
 — Oui, avec de l'or; mais sans... comme un  
 enfant sans femme. C'est l'ouvrage lent, mais  
 sûr de la nature que la formation de l'or et des  
 diamans et non celui de l'art. — Par où m'en-  
 tendez-vous, quand je me mets au bas de la  
 chaise longue? — Par le prolongement de mes  
 nerfs, le son les suit et m'arrive. — Le fluide  
 par lequel on opère sur les hommes, est-il le  
 même qui opère sur les autres corps, les  
 plantes, les minéraux? — C'est le même, il  
 n'y en a qu'un, mais il se combine différem-  
 ment; au moyen de mouvement que vous  
 augmentez, il circule, enveloppe, pénètre  
 tout, et lie tout à moi...; je touche à tout, il  
 n'y a plus d'espace; mais il ne faut pas m'a-  
 bandonner...; dirigez-moi par votre pensée.—



Pourquoi, quand vous avez pris ces bains dans votre lit, avez-vous voulu que j'eusse une main sur votre tête, et que je fusse assis dessus la même couverture que vous? — En faisant mon bien, parce que vous avez rendu mes biaux plus actifs, j'ai voulu le vôtre; vous savez que ne voulant pas vous purger, à cause de moi, j'ai dit que j'y supplérais, et qu'un jour vous iriez, mais beaucoup; vous devez avoir purgé, depuis hier au soir, quinze fois. — Cela est vrai, et sans tranchée; je ne le comprends pas. — Les vapeurs ont tout détendu, et mon fluide se chargeant de particules de soufre et de fer, dont mon sang abonde, et circulant dans vous, a fondu les humeurs et les a évacuées.

*Extrait de la séance du 28 janvier 1786.*

Pourquoi vous trouvé-je toujours beaucoup mieux le matin, moins faible, sans mal de tête, et qu'à peine puis-je vous mettre en cet état le soir après deux heures de crise? — Depuis que je n'ai plus de fièvre pour me soutenir, la violence de ma maladie, la quantité de sang que j'ai perdu, ma fausse couche, le régime m'ont affaibli..... tous les maux augmentent le soir, l'air est moins sain, l'at-

mosphère se charge de vapeurs, sur-tout dans une grande ville, et puis on a plus dissipé dans la journée.—Les médecins ont aussi condamné vos bons bouillons ; ils auraient voulu que vous n'en prissiez que de veau, ou de l'eau de poulet ; ils auraient voulu que vous vous fussiez fait appliquer des cataplasmes sur le ventre, etc. — Oui, pour m'atténuer avec trois à quatre livres de sang de moins, la faiblesse de mes nerfs et ma fausse couche qu'ils auraient précipitée, comme l'un d'eux le voulait ; je serais morte dans une faiblesse pendant ou après ma fausse couche : je l'ai retardée, je me suis ordonné des bouillons de veau, quand il l'a fallu. Je l'ai fait, j'ai marché le lendemain, je vis, je me porte bien, qu'on prononce : mon sang est pur ; vous allez raccommoder mes nerfs, et j'irai bientôt montrer ma santé et votre triomphe à la salle. — Est-il vrai que de magnétiser à l'inverse, ou de bas en haut, soit aussi dangereux que nous l'enseignons dans notre cours d'instruction ? on dit que c'est le moyen de faire des somnambules ? — C'est-à-dire de donner des crises forcées et non utiles ; en ramenant le fluide qui était parti du cerveau, avait parcouru le corps en suivant la ramification des nerfs, on ra-

mène aussi le sang et les humeurs ; on peut y causer un dépôt , et les crises ou la stupeur qu'on procure par ce moyen plus facilement peut-être , ne sont que dangereuses et point curatives. — Peut-on s'affaiblir par déperdition , en magnétisant trop de malades ? — Oui , quoiqu'on en dise , non seulement parce qu'en magnétisant bien , c'est-à-dire avec énergie , vous usez vos ressorts , mais parce que le fluide que vous transmettez entraîne avec lui des parties vitales. Vous êtes sain , les autres sont fort malades souvent , et demandent quelquefois beaucoup de procédés pénibles ; ainsi il y a fatigue et déperdition , sur-tout si vous ne vous renforcez pas au baquet ou à l'arbre ; là , vous en aurez le quadruple , et ferez du bien à tous. — Que fait donc l'arbre de plus ? — Il renforce l'action magnétique par l'adjonction du mouvement du fluide grogetal , donne plus de crises et plus spécifiques encore pour la guérison , sans que vous ayez besoin d'employer autant ces procédés.

*Séance de la dernière maladie de janvier*  
1786.

Qu'avez-vous ? vous avez l'air de ressentir quelques peines ? — Oui , mes cheveux se dé-

tachent ; je les perdrai sur le sommet de la tête, par une suite de la violence des maux que j'ai eu, et il faudra me raser le haut de la tête. — Comment avez-vous éprouvé tant de mal et de convulsions l'autre jour par les tambours, que je n'ai entendu que long-temps après ? — Mon cerveau a horriblement souffert par la compression du sang, cet engorgement, sans vous, y produisait un dépôt, il se formait. Les fibres sont dans un délabrement..... ces vibrations se sont fait sentir au moment où ils paraient de la place..... je les voyais..... ils ont mis cinq minutes à arriver jusqu'ici, alors j'ai perdu connaissance.

Je répétai vis-à-vis de ma somnambule les expériences qu'a annoncées M. de Tardi de Monravel, et j'obtins à peu près les mêmes résultats.

Dans l'état de somnambulisme, le globe de l'œil remonte, et l'œil est presque renversé en dedans.

Elle lut une écriture inconnue, présentée au creux de l'estomac et au front, etc.

Elle distingua tous les objets placés dans l'obscurité la plus complète ; elle dit tout ce

qui se faisait dans un appartement éloigné. Elle ne soutint pas la glace de miroir approchée d'elle, et magnétisée fortement par moi, ou à la main ou à la pensée, la répercussion était trop forte.

Elle vit le fluide traverser avec force et activité l'or, le fer, l'acier, plus difficilement la soie, l'argent; et faire l'aurole autour du cuivre, qu'il pénétrait difficilement.

Les jours qui ont précédé sa guérison, le fluide se divisait et se portait tour à tour aux parties souffrantes; là, il se rassemblait et faisait effort pour désobstruer les canaux engorgés. La veille de sa guérison, elle me disait le voir entrer comme une vapeur par le faisceau des nerfs et des fibres qui aboutit au cerveau, suivre la ramification des nerfs dans tout son corps, leur donner du ton, les consolider et revenir à moi. Il était huit heures, et il y avait une heure qu'elle était en crise; à huit heures un quart, elle ne coucha plus ma pensée, et ne vit plus ni dans mon corps ni dans le sien. A huit heures et demie, elle ne sut plus me dire s'il y avait d'autres personnes que moi dans sa chambre; elle se leva, et conduite par moi, elle fit deux tours de chambre, et se réveilla en touchant à mon

ordre un meuble qui lui fut présenté, sans avoir de convulsions.

Depuis ce temps, au moindre mal qu'elle éprouve, je la mets en crise; la suspension des organes extérieurs, l'instinct, quant à la manière dont elle conduit son traitement, sont toujours les mêmes; mais le développement du sens intérieur, la faculté de voir dans son corps et dans celui des autres, bien moins encore celle de voir les choses éloignées n'ont plus lieu que dans une proportion graduelle avec la nature et l'importance du mal qu'elle éprouve, c'est-à-dire que la desharmonie de son corps, la met en harmonie avec l'agent de la nature.

*Séance du 7 février 1786.*

M. Weiler désire que je vous demande si la crise vous fait du bien actuellement ou du mal? — Elle me fait du bien, mais il ne faut pas qu'elle dure plus d'une demi-heure. — Je vous ai quitté assez bien hier matin, mais pourquoi étiez-vous plus mal après, quand vous jâsiez avec M. le comte...? — C'est que j'étais en demi-crise. — Pourquoi la demi-crise vous a-t-elle fait du mal? — Si j'avais été en crise complète, cela ne m'aurait causé

aucun mal. — Pourquoi n'avez vous pas senti jeudi passé, dans la crise du matin, le dépôt laiteux et l'engorgement de la matrice que vous deviez avoir? — C'est que j'étais bien guérie. — Vous n'aviez donc pas lors un dépôt laiteux et engorgement de la matrice? — La matrice n'était point engorgée, et il n'y avait que du lait naturel, qui passait par la voie de la purgation produite par l'eau magnétisée. — Quelle était donc la cause de votre mal? — Du vert-de-gris qui m'a empoisonné. — Mais comment cela s'est-il passé? — J'ai mangé avec une cuillère de laiton argenté usée, qui avait pris du vert-de-gris en trempant longtemps dans le vinaigre. — Qu'est-ce qui serait arrivé, si vous n'aviez pas rendu le riz? — Je serais morte et très-vite. — Y a-t-il encore du vert-de-gris dans vos boyaux? — Un peu encore. — Quel remède faut-il prendre pour votre bien? — Mon petit-lait est bon, beaucoup de lavemens, quelques-uns avec de la manne. — M. Weiler vous a-t-il bien conduit? — Dans le commencement il ne savait pas mon mal, après il m'a bien conduit; le petit-lait m'a sauvé, il m'a très-bien soigné, et donné à popos l'huile de lin. ( Dans le premier moment pourtant M. Weiler a soupçonné du poi-

son.) — Serez-vous bientôt rétablie? — J'aurai une longue convalescence, je souffrirai encore; mon sang va bien: il me faut encore de la fièvre. — Quelle boisson choisissez-vous? — Du petit-lait, peu de bouillon de veau. — Faut-il toujours éméter le petit-lait? — On le pourra, mais pas assez pour faire-vomir. — Quand faudra-t-il vous magnétiser encore? — Ce soir. — Mais n'ai-je pas à craindre que je vous communique le fluide magnétique par ma présence? — Non; comme vous me magnétiserez encore, vous ne me donnerez rien hors le temps fixé.

*Séance du 7 février, à cinq heures du soir.*

Ma main vous fait-elle du bien à la tête? — Oui. — Vous fais-je du bien en portant l'autre sur le ventre. — Cela n'est pas nécessaire. — M. Weiler désirerait vous faire quelques demandes qui ont rapport à votre maladie? — Qu'il les fasse.

*Questions de M. Weiler.*

Que signifie l'écoulement de sang que vous avez? ne serait-ce pas un reste des lochies qui se sont arrêtées? car les lochies auraient dû couler plus long-temps que trois jours dans



votre dernière fausse couche. — Non, ce ne sont pas des lochies arrêtées, ce sont mes règles. La grossesse n'étant que depuis trois semaines, les lochies coulaient assez et tout était bien. — Mais quelle est la cause de ces règles prématurées? — C'est l'effet du poison qui a aussi travaillé sur la matrice, et fait anticiper sur le temps des règles. — Quelle est la cause du caillage de lait dans vos boyaux? — Le lait coulait tranquillement par les boyaux, et au moment qu'il voulait partir, le poison a causé une fermentation et l'a fait cailler. — Mais pourquoi le lait coulait-il par les boyaux, et, comme vous dites, sans incommodité? — Il était bien obligé de passer par les boyaux, parce que les lochies coulaient en trop petite quantité. — Le même cas vous est-il déjà arrivé? avez-vous déjà perdu le lait par les boyaux sans incommodité? — Oui, aussi dans une fausse couche, et sans la moindre incommodité. — Était-ce vraiment du lait naturel? — Oui, du lait ordinaire. — Avez-vous encore du lait caillé dans vous? — Oui, mais fort peu. — N'y a-t-il pas du sang grumelé dans la matrice? — Il y en a encore un peu, il en est parti aujourd'hui; cela s'en ira de soi-même, il n'y a rien à faire que continuer mon

petit-lait. Donnez m'en? (Elle en but.)—Quelle est la cause du spasme qui arrêta les excréments?—Le même poison par son âcreté. Rien ne put passer, ni par le haut ni par le bas. — Quand faudra-t-il vous purger? — Je ne puis pas encore le voir. — Le petit-lait doit-il toujours être émétisé?— Oui. — Quand voulez-vous être magnétisée?— Il faut me mettre en crise demain matin. — Les vésicatoires proposés hier par quelqu'un, vous auraient-ils fait du bien(1)? — Du mal, en augmentant la fièvre; l'autre médecin les a empêchés, étant du même sentiment que M. Weiler. — Faut-il continuer les émoulliens et relâchans? — Oui, M. Weiler me traite bien. — Mangerez-vous toujours de votre compote de pommes et de vos oranges? — Il faut laisser les pommes et continuer à prendre de temps en temps de l'orange; la pomme ne me convient pas, elle me pèse à l'estomac et donne des vents. —

---

(1) L'un des médecins avait proposé les vésicatoires, parce qu'il trouvait réellement la malade plus mal; mais il n'en soupçonnait pas la raison. C'est, comme la somnambule avait bien dit, et que l'autre médecin l'a soupçonné, que le magnétiseur lui a donné, sans le savoir, une demi-crise, et par-là un mal et délire apparent, qui passa sitôt après le départ du magnétiseur.

Mais comment s'est-il fait que vous avez eu du verd-de-gris? il faut donc que la cuillère n'ait pas été bien nettoyée par négligence de la servante? — Oui, elle a été négligente; elle l'a laissée dans le plat où il y avait du vinaigre, pendant la nuit, et me l'a donnée sans la nettoyer; elle en était imprégnée. — Le verd-de-gris est-il donc un poison si fort? vous devez en avoir reçu si peu? — Il faut peu de verd-de-gris pour me faire beaucoup de mal, avec ma sensibilité; mais il n'y a plus de suite à craindre. — Vous avez dit que le petit-lait vous a sauvé; mais remarquez que le spasme avait déjà commencé à céder; quel autre remède pourrait y avoir contribué? — C'est l'huile de lin qui y a contribué; mais elle n'aurait pas suffi sans le petit-lait. L'huile de lin a préparé, et le petit-lait a fait passer.

( Il faut remarquer que le médecin avait déjà posé par écrit, dans cette question, si l'huile de lin n'y aurait pas contribué; mais il n'en dit rien à la somnambule, se réservant de parler de cette huile en cas qu'elle ne l'eût pas nommée, persuadé de la bonté de ce remède. )

— Comment allez-vous maintenant? —  
Aussi bien que cela peut être dans cette cir-

constance. (*D'elle-même.*) Il faut changer les cataplasmes. (*Elle cherche.*) Il faut m'envelopper tout le bas du corps, ventre et lombes, avec une flanelle trempée dans du lait chaud mêlé avec de l'huile de lin ; car tout est devenu si tendu par les douleurs excessives, qu'il faudra amollir et relâcher pour dissiper les spasmes de la matrice. — Comme vous avez encore vos réglés, la manne dans le lavement vous convient-elle encore ? vous savez qu'elle cause des flatuosités ? — Elle m'a fait du bien ; elle m'a bien vidée et soulagée. — Est-il vrai que, dans l'intervalle des crises, je vous émeut trop quand je vous approche ? — Oui ; et dès que vous voyez que ma tête s'échauffe, il faut vous éloigner. — Y a-t-il une différence quand je me mets à côté de vous, ou tout directement vis-à-vis ? — Oui ; il faut vous mettre à côté de moi, car sans cela le fluide porte trop directement sur moi. — Je ne peux donc pas non plus vous donner la main dans l'intervalle des crises ? — Non pas de quelque temps. — Vous m'avez demandé une boîte, puis-je vous la donner dans votre état ordinaire sans vous mettre en crise ? — Non ; il faut qu'elle passe d'abord par les mains de mon mari et qu'il la garde quelque temps.

*Séance du 3 février 1786.*

Comment cela va-t-il? — Bien. — Commencé-je à vous faire du bien? — Oûi, beaucoup. — Quel effet vous ont fait les gouttes d'Hoffmann? — Elles m'ont fait du bien; elles ont aidé à chasser les vents qui me suffoquaient. — On voulait vous donner un lavement à la fumée du tabac; qu'en pensez-vous? — Cela m'aurait causé une inflammation. — Le magnétisme ne peut-il jamais servir en cas de poison? — Non, il n'y sert à rien, jusqu'à ce que la détente soit faite. — Mais à vous, quel effet vous a-t-il fait dans le moment où vous avez reçu le poison? — Il n'a rien fait, car la crise ne me valait rien; le fluide a trop tendu mes fibres. — Pourquoi ne voyez-vous pas votre mal dans la crise? — Vous ne pouviez pas me donner la clairvoyance, parce qu'il n'y avait pas de réaction de mon fluide au vôtre. — Que vous ont fait les faibles vésicatoires qu'on vous a mis à la cuisse? — Ils m'ont fait du mal, voilà tout; aucun effet. (*D'elle-même.*) Il faut que vous restiez auprès de moi autant qu'il vous est possible, mais à côté. — N'aviez-vous pas la moindre idée du poison reçu dans votre état naturel?

— Non, je croyais que c'était une crampe d'estomac. — Y a-t-il encore dans vous un reste de poison ? — Non, le reste a passé la nuit ; mais la bile est fort en mouvement. — Ne serait-ce donc pas la bile seule qui entretient votre fièvre ? — C'est la bile seule, rien autre chose. — Y a-t-il quelque chose à changer dans votre régime ? — Non, excepté de temps en temps un meilleur bouillon. — Faut-il continuer votre flanelle ? — Oui, jusqu'à demain, alors je verrai. — Voyez-vous bien clair aujourd'hui ? — Aussi clair que les autres fois avant cette maladie. (*D'elle-même.*) Mon cerveau s'est dégagé tout-à-fait cette nuit par l'effet des crises. — Les règles coulent-elles encore ? — Un peu ; tout le sang qui par l'échauffement est devenu grumelé, en est parti. — Y a-t-il encore du laiteux dans vos boyaux ? — Plus rien. — Il n'y a donc plus de lait dans tout votre corps ? — Tout le corps en est libre ; il n'y a que la bile qui travaille. — Eh bien, quand faudra-t-il vous purger de cette bile ? Je le dirai quand les règles seront tout-à-fait finies ; alors M. Weiler me donnera quelque chose pour chasser cette bile. — Vous faut-il une crise ce soir ? — Oui ; l'heure dépendra de M. Weiler. — Le ventré est-il encore

( 127 )

tendu? — Point du tout. (*Le médecin le vérifie.*) — Et les spasmes? — Finis. — Et la fièvre? — J'en ai eu hier au soir un peu, et ce matin ce n'est rien. — Avez vous de la fièvre ce soir? — Un peu. — Cette fièvre est-elle nécessaire? — Oui. — Pourquoi? — S'il n'y avait pas de fièvre, la bile ne passerait pas si bien; la fièvre aide à la chasser; sans la fièvre j'aurais plus de mal. — Les règles viendront-elles dans un mois d'ici? — Si je me rétablis bien, je les aurai dans quatre semaines, et je ne vois rien qui puisse me faire craindre de ne pas me rétablir. — Mais pourquoi ne pouviez-vous pas supporter un moment la crise du temps de vos douleurs et spasmes? — Mon Dieu, parce que je ne pouvais pas vous rendre le fluide, et le votre tendait trop mes nerfs. — En cas de poison, le magnétisme ne vaut donc rien absolument? — Non du tout, sur-tout s'il met en crise; mais les frictions peuvent soulager.

*Questions de M. Weiler.*

Ne serait-ce pas parce qu'il ne contient rien qui puisse envelopper l'âcreté du poison? — Il a raison (*le médecin*), parce qu'il n'agit point sur la matière irritante elle-même; il

n'agit que sur les viscères. — Ne serait-ce pas par la raison que le poison contracte trop ? — C'en est l'effet ; mais la première cause est celle que je viens de vous dire. — Si c'eût été une indigestion simple ? — Vous me l'auriez fait passer par le magnétisme. — Le temps de crise est-il fini ? — Dans le moment . . . . à présent.

*Séance du 8 février, à huit heures du soir.*

— Tout est-il en bon état ? — Oui. — Buvez-vous assez de votre petit-lait ? — Non ; il faut m'en faire boire plus que je ne fais. — Combien faut-il en boire ? — Tous les deux heures un verre, ou la valeur de douze verres dans vingt-quatre heures, comme on pourra me le donner. — Faut-il continuer les lavemens de manne ? — Demain encore, parce que je ne puis pas encore me purger à cause de mes règles. — Quel effet vous ont fait les sang-sues ? — Aucun. — Le médecin en est surpris, car il croyait que cela dégorgerait les parties et la matrice. — C'est qu'elles n'ont pas assez tiré, on les a ôtées trop tôt. ( La malade avait de la tension et douleur à la région de la matrice et ligamens de matrice ; pour cette raison, on avait appliqué des sang-sues à la région ingui-



nale.) — La saignée était-elle à propos? — Non; on a mal jugé au commencement; si c'eût été une indigestion, elle m'aurait causé beaucoup de mal. (Le médecin venu d'abord l'avait ordonnée, l'autre médecin n'arrivant que cinq heures après, trouva le pouls faible et petit : il ne pouvait ainsi juger si la saignée était mal ordonnée.)—Mais la crainte de l'inflammation paraissait pourtant la demander? — On n'a pas pu voir cela; elle était mal à propos, vous dis-je : on aurait dû attendre.— N'aviez-vous pas besoin d'être magnétisée par un courant de haut en bas?—Oui, quoique cela soit contre mon habitude ordinaire.— Si l'on magnétise de bas en haut, que s'ensuit-il? —Cela pourrait occasionner un dépôt au cerveau. — Votre cerveau se débarrasse-t il? — Oui.—Vous ne pourriez pas encore répondre à ma pensée?— Non, pas encore.—Que pensez-vous du quinquina qu'on vous donna dans le temps où votre pouls était extrêmement faible et intermittent, auquel se joignit le délire? On le donna parce qu'on craignit la gangrène. — Sûrement le pouls intermittent est un mauvais symptôme. Le quinquina était indiqué, mais il ne me faisait rien, car il ne passait pas.— Mon fluide commence-t-il à agir

sur vous?—Oui, il perce, il prend son cours.  
 —Il y a donc plus de réaction?—Oui, parce que mes nerfs sont un peu plus détendus; le passage par en bas étant libre, c'est une raison de plus.—Le fluide ne passe donc que dans les nerfs?—Oui, il n'agit point immédiatement sur les liquides.—Ne peut-il rien sur les autres vaisseaux du corps?—Peu. Il agit principalement sur les nerfs et moins sur les autres vaisseaux.— Il n'agit donc pas directement et immédiatement sur le sang?—Non, il n'agit point directement sur le sang, mais il l'agite, il le calme selon le besoin par la dilatation ou la contraction des viscères.— Mais en agissant par les nerfs sur les viscères, il peut pourtant servir à élaborer et corriger le sang?— Non, sans les remèdes, il ne corrige pas le vice du sang, mais il fait cet effet quand il est joint aux remèdes.— C'est apparemment par les oscillations et vibrations que le fluide opère dans les nerfs, que son effet pourra se faire sentir dans d'autres parties?—Oui, c'est comme cela qu'agit le fluide accéléré dans son mouvement.— En voyant dans l'intérieur de votre corps les parties qui ont souffert, dans quel état les trouvez-vous présentement?— Très-sensibles, mais bien.— Et votre flanelle?—

On peut la laisser là, mais l'onction avec l'huile de lin, il faut la continuer.—Les nerfs ne seraient-ils pas des canaux aériens?—Non, ils contiennent une espèce de vapeur, comme je vous l'ai déjà expliqué ci-devant. — Pourtant il me paraît que le fluide de l'atmosphère pénètre dans les nerfs? — Oui, certainement, il passe par ces canaux et aussi par les cheveux. — N'y a-t-il rien à changer dans votre régime? — Non.—Et le sel de nître, en faut-il?—Vers le soir, à cause de la fièvre. — Quel effet vous ont fait les bains? — Un grand bien, en relâchant et détendant.—Si on vous avait mise au bain le jour? — C'est dommage qu'on m'ait trouvé trop faible.—On y pensait, mais vous étiez trop faible effectivement. — C'est qu'on était embarrassé et ne connaissait pas bien la cause de mon mal. N'éprouviez-vous pas une sensation désagréable quand je vous mettais en crise au fort de votre mal, et que vous ne vouliez pas rester en crise? — Très-désagréable; j'étais effrayée, parce que vous ne pouviez pas me donner la clairvoyance nécessaire pour voir mon mal, et cette sensation m'était désagréable. — Votre tête est-elle plus libre depuis que j'y ai mis la main?—Oui, j'éprouve un bien sensible. (*D'elle-même.*) Il faut me

nettoyer la langue avec de l'eau et du vinaigre.  
 — Ne mangeriez-vous pas trop d'oranges ? —  
 Non, je n'en fais qu'avalier le jus, et cela aide  
 à chasser la bile. (*D'elle-même.*) Ma bile com-  
 mence à s'améliorer. — Vous m'avertirez quand  
 il sera temps de vous éveiller. — Oui. — Le  
 médecin dit que vous êtes bien savanté, et  
 qu'il souhaiterait d'avoir une somnambule  
 comme vous, pour la consulter sur ses mala-  
 des. — Oh! mon Dieu, que je serais aise s'il  
 voulait venir me consulter; c'est le moins que  
 je lui doive.

(*La suite au prochain Numéro.*)

## VARIÉTÉS.

*A M. le Rédacteur.*

L'EMPIRE de la volonté d'un magnétiseur sur l'esprit du somnambule qu'il magnétise, vient de m'offrir un fait qui tend à prouver que si le magnétisme guérit les infirmités du corps, il peut aussi triompher des passions qui nuisent à l'ame.

Le 8 du courant, il me vint en idée d'user de l'influence magnétique que j'exerce sur une somnambule, pour porter remède, si je puis m'exprimer ainsi, aux mauvais effets qu'une forte discordance avait produits entre une mère et sa fille. Elles s'aimaient auparavant avec une tendresse réciproque; mais l'indisposition fâcheuse dont j'étais témoin depuis sept à huit jours, offraient des symptômes d'aversion de la part de la fille, qui est somnambule et très-lucide. Je crois devoir vous faire observer que cette personne a été mariée. Elle est d'ailleurs absolument indépendante de sa mère, sur laquelle elle a une grande supériorité de fortune. J'employai

sans succès tous les moyens persuasifs pour opérer une réconciliation. La résistance de la fille semblait insurmontable, et mes instances n'étaient payées que par un refus opiniâtre. Tout à coup, me sentant ému par un sentiment interne que je ne puis vous dépeindre, je me recueillis pendant quelques minutes, en appliquant sur mes yeux, la main, que je présentai ensuite ouverte à une distance assez considérable vers cette dame, et sans proférer un seul mot; je voulus qu'elle entrât tout de suite dans un sommeil magnétique. A l'instant ses yeux se ferment et elle parut plongée dans un profond assoupissement. Je m'approchai doucement de la somnambule, et je lui dis à voix basse : Pourquoi conservez - vous si long - temps rancune contre votre mère ? Ne m'en parlez pas, me répondit-elle, vous savez que les torts..... Et l'interrompant aussitôt pour éviter des discussions au moins inutiles, j'ajoutai : Songez que c'est votre mère; pensez à sa tendresse pour vous; reconciliez-vous avec elle, je vous en conjure. Non, je ne le puis, répondit la somnambule, c'est plus fort que moi. Je pris alors un ton plus élevé, et je prononçai d'une voix ferme : Réconciliez-vous avec votre mère, je le veux!

A ce dernier mot, la somnambule éprouve une crise et s'agite avec des mouvemens convulsifs. La mère, présente à cette séance, était assise éloignée de sa fille. Elle se lève pour la secourir. Je lui fis signe de rester à sa place, et, en quelques minutes, je calmai la somnambule qui, d'ailleurs, jouit de la meilleure santé. Lorsqu'elle fut parfaitement tranquille je lui demandai : Comment vous trouvez-vous ? Vous m'avez fait bien souffrir, me répondit-elle. J'ajoutai : C'est pour votre bien, vous le savez. Oui, dit la somnambule, je le sens. Je lui demandai de me promettre qu'aussitôt qu'elle serait éveillée, elle irait embrasser sa mère, et elle y consentit.

Pendant ce colloque, la mère, fortement émue, fondait en larmes. J'éveille enfin la somnambule. Elle ouvre les yeux, se lève, fixe sa mère, court à elle et se précipite dans ses bras. Toutes deux confondirent leurs larmes qu'elles répandaient avec abondance. Cette scène muette était vraiment touchante, et je n'ai pas honte d'avouer que je pleurai aussi de mon côté. Je voulus cependant mettre un terme à des émotions d'attendrissement qui, toutes satisfaisantes qu'elles fussent, n'étaient pas moins pénibles; et faisant asseoir la

jeune dame, je l'endormis de nouveau en moins d'une minute, par le seul acte de ma volonté. Je voulais aussi connaître la situation de son ame, et je lui demandai : Qu'éprouvez-vous maintenant? Je sens, me répondit-elle, un bien-être inexprimable. Je suis soulagée d'un poids énorme. Que de reconnaissance je vous dois! Le chagrin que ma situation vous faisait éprouver s'est emparé de mon ame, dans le même moment auquel votre volonté forte m'a terrassée. J'ai comme vu un éclair dont j'ai ressenti la commotion, et ma volonté a été absorbée par la vôtre, etc. etc...

Tel est, Monsieur, le fait magnétique dont j'ai voulu vous entretenir. S'il vous paraît mériter attention, vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos, surtout s'il déterminait des magnétiseurs zélés à faire des essais de ce genre dans des circonstances plus graves, pour triompher des passions nuisibles à l'ame, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

**PREVOST,**

Chevalier de la légion d'honneur, membre  
de la Société du magnétisme.



Il a été inséré, dans le Numéro XXXI des Annales du magnétisme, le traitement et la guérison, en quinze jours, d'une jeune fille de seize ans nommée *Clotilde Meunier*, dont tout le côté droit s'était trouvé attaqué d'une paralysie, à la suite d'une maladie de deux mois. Cette cure, affirmée et précisée par la personne qui s'annonçait pour l'avoir opérée, présentait un caractère de vérité tel qu'il n'est pas étonnant que le rédacteur des Annales du magnétisme se soit empressé de la publier, comme une nouvelle preuve de l'efficacité de l'agent magnétique.

Comme il n'y avait cependant ni attestation de médecin, ni reconnaissance par la malade elle-même de la réalité de sa cure, et qu'un fait de cette espèce ne saurait être trop constaté, la Société magnétique, aussitôt qu'elle en eut connaissance, et avant d'y ajouter foi, engagea quelques-uns de ses membres à vouloir bien se transporter chez la jeune *Clotilde Meunier*, et à lui faire part, à sa prochaine séance, du résultat de leur enquête.

Voici leur rapport.

MESSIEURS,

« Pour remplir la mission que vous avez bien voulu nous confier de vérifier les faits décrits par madame Deldir Mercier, dans le 31<sup>e</sup> Numéro des Annales du magnétisme, nous nous sommes rendus, aujourd'hui 29 avril 1816, à deux heures après-midi, rue du Bouloy, n<sup>o</sup> 3, hôtel de Suède, où demeure mademoiselle Clotilde Meunier, sujet du traitement raconté par madame Mercier.

« De l'examen attentif que vos commissaires ont fait de l'état de mademoiselle Meunier; des réponses *positives* de cette demoiselle aux questions qui lui ont été adressées; et du rapport, tant de mademoiselle Meunier l'ainée que de madame \*\*\* , propriétaire de l'hôtel, il résulte :

« 1<sup>o</sup> Que mademoiselle Clotilde Meunier a été atteinte d'une légère hémiplegie;

« 2<sup>o</sup> Que, par suite de cet accident, les mouvemens de la langue, du bras, de l'avant-bras, de la cuisse et de la jambe du côté droit, ont eu lieu avec difficulté; mais que la *sensibilité* de ces parties n'a éprouvé *aucune altération notable*;

« 3° Que, lorsque madame Mercier a commencé à magnétiser mademoiselle Meunier, le mouvement de la langue, du bras, de l'avant-bras, de la jambe et de la cuise était PRESQUE rétabli ;

« 4° Qu'après quinze jours, environ, de l'usage du magnétisme, l'état de ces parties était le même qu'auparavant ; mais que ( ainsi que CROIT l'avoir aperçu la dame propriétaire de l'hôtel de Suède ) il y avait une apparence plus marquée de chaleur à la main malade, ce que n'ont pu, toutefois, confirmer mademoiselle Clotilde et mademoiselle sa sœur ;

« 5° Qu'après ces quinze jours de traitement, mademoiselle Clotilde a été renvoyée par madame Mercier, sous le prétexte que son temps était fini ;

« 6° Enfin que la presque-entière liberté des mouvemens et l'énergie de la sensibilité, ainsi que le bien-être que ressent actuellement mademoiselle Clotilde, semblent dépendre plutôt d'autres causes que du traitement que lui a administré madame Mercier.

« D'après cet exposé, s'il est vrai, comme on ne saurait en douter, que mademoiselle Clotilde, à l'époque où elle a subi un traitement magnétique, se trouvait, à peu de chose

près , dans l'état où elle se trouve [aujourd'hui , c'est à tort que l'on a prétendu avoir opéré , à l'aide du magnétisme , une guérison que l'on doit à la jeunesse de la malade , à la force de sa constitution , et aux travaux pénibles qui l'occupent toutes les journées , et qui ont si heureusement secondé les efforts de la nature , etc. etc. etc....»

*La société du magnétisme approuve le présent rapport.*

Le marquis DE MONTFERRIER,  
Secrétaire perpétuel.

Si l'existence du magnétisme animal n'était pas aujourd'hui constatée par une multitude d'expériences et de faits , et si tous les hommes qui , dans divers pays de l'Europe ont depuis trente ans tenté d'en faire usage sur leurs semblables , ne s'étaient pas convaincus de la réalité de leur faculté magnétique et de son efficacité salutaire sur presque tous les maux de l'humanité , il faut convenir qu'un fait aussi manifestement faux que celui de la guérison prétendue de la demoiselle *Clotilde Meunier* , serait bien fait pour détruire toute espèce de confiance et de foi à l'agent invisible , et si mystérieux pour tant de monde

encore, à l'influence duquel ses adhérens attribuent leurs succès curatifs. Mais quelles atteintes les fautes de l'inexpérience peuvent-elles porter à la vérité ? Et le mauvais emploi des agens de la nature ou des produits des arts a-t-il jamais servi de prétexte pour les dénigrer ou pour les proscrire ? Nul doute pour moi que madame Mercier, en attestant la guérison de *Clotilde Meunier*, ne l'ait crue réelle. L'indication qu'elle a pris soin de donner elle-même de la demeure de sa jeune malade, afin que chacun pût aller se convaincre de la vérité de son annonce, est une preuve convainquante de sa bonne foi ; ainsi donc, ce n'est qu'à son inexpérience seule qu'il faut attribuer son erreur ou plutôt son illusion. Il est possible, en effet, je dis plus, il est probable que la jeune *Clotilde* aura d'abord ressenti quelques salutaires effets des premières influences magnétiques, que pendant quinze jours son mieux être se sera soutenu, et que madame Mercier, d'après ce faible indice, et sans plus d'examen, l'aura crue guérie. L'illusion de cette dame est donc absolument la même que celle dans laquelle *Mesmer*, notre maître, et tous tant que nous étions de ses élèves, tombâmes il y a trente à trente-cinq

( 142 )

ans, lorsque manquant également d'expérience, nous regardions comme guéris tous les malades dont, sans trop savoir comment, nous avions atténué ou fait momentanément disparaître les maux; fugitifs succès que nous nous empressions aussitôt de publier comme des prodiges dont notre orgueil s'alimentait. Presque toutes les premières cures, soi-disant faites par moi à Busancy (1), sous ce bel arbre de la fontaine où se rassemblaient quelquefois trois cents personnes, étaient, je puis le dire aujourd'hui franchement, des cures à la manière de celle de Clotilde Meunier.

Que de prises d'aussi infructueux résultats ne devaient-ils pas donner à l'incrédulité d'une cause dont nous ne pouvions alors prouver l'existence que par des effets pour la plupart contestables ou fallacieux; et quelles armes ne devaient pas fournir au ridicule tous les procédés et accessoires en apparence magiques ou fantasmagoriques des baquets mesmeriens? Quiconque se rappelle la jolie comédie des *Docteurs modernes* (aux représentations de laquelle les magnétiseurs, tout

(1) Publiées alors d'enthousiasme et à mon insu, par M. Cloquet.

en enrageant et maudissant l'auteur, étaient cependant forcés de rire, et de participer ainsi, malgré eux, aux outrages dirigés contre l'objet de leur culte et de leur foi), ne doit pas s'étonner qu'il ait fallu plus de trente ans à ce pauvre magnétisme pour triompher de ses incrédules détracteurs, et pour se relever, quoique bien faible encore, des coups terribles qu'ils lui avaient portés. Il en est un sur-tout, dont je me rappelle, qu'ils durent bien croire être le dernier coup de grâce, à l'atteinte acéré duquel il ne pourrait résister.

De même que madame Mercier, et bien mieux encore, d'après l'attestation de son malade, M. *Court-de-Gébelin*, Mesmer venait d'en publier la parfaite guérison, lorsque la mort de cette homme célèbre étant arrivée peu de semaines après, un entêté d'incrédule aux œuvres alors si incomplètes et si désordonnées du médecin allemand, fit insérer dans tous les journaux l'annonce suivante :

« L'auteur du *Monde primitif*, le célèbre *Court-de-Gébelin*, vient de mourir guéri par le magnétisme animal de Mesmer, après six mois de traitement autour de son baquet. »

Quoiqu'il en soit au reste de l'aventure de mademoiselle Clotilde Meunier, je ne vois,

dans tout ce qui s'est passé à son sujet, qu'une seule faute de commise, et c'est celle du rédacteur des Annales du magnétisme, lequel n'aurait pas dû y insérer l'article qui la concernait, sans avoir préalablement acquis la preuve bien assurée des faits qu'il publiait ; mais comme à l'avenir il ne s'exposera sûrement plus à pareil mécompte, et qu'au moyen des précautions et des renseignemens qu'il prendra, les Annales du magnétisme n'en deviendront que plus véridiques, et beaucoup plus soigneusement rédigées ; c'est le cas de dire, avec le proverbe : *A quelque chose malheur est bon.*

CHASTENET DE PUYSÉGUR,  
officier-général d'artillerie.